

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. L. ROWEN, Imprimeur.

N° 9. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année en
volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans perte pour
l'année.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par an, payable trimestriellement
d'avance.—On ne reçoit pas de son édition pour moins de six mois.—Le prix du port
pour la poste est une fois par toute la province. Tous communications, à moins
des 16 deniers devront être affranchies.—On tuerait gratuitement tous les ar-
ticles d'actualité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne
seront admis que moyennant réclamation de 2 sous par ligne.

PAIX DES ASSURANCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre.
Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chapitre insertion qui sera continué
jusqu'à six mois.
PRISES. On donne le Journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces
au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit au
cure de dix ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié au
encavure, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

POÉSIE.

A MON ÉTOILE.
Ritournelle.

O mon étoile,
Fixe mon sort,
Conduis ma route
Dans le vrai port

Quand, lassé dans ma route,
Et vaincu par le doute,
Vers la céleste route
Je cherche mon destin,
C'est ta blanche auréole
Que je prends pour boussole,
Pour guider ma gondole
Dans son cours incertain.
O mon étoile, etc.

Maintenant qu'une femme
Pourvu revint mon âme,
Joins ta divine flamme
Aux feux de ses yeux;
Qu'il ait une souffrance,
Je cède à Peuphance,
Et toute ma croyance
Va noyer de vos yeux,
O mon étoile, etc.

Puis on dit que la vie
D'un bonheur sans envie
Est pour toujours curie
On dit qu'il faut mourir,
Qu'en cet instant suprême,
Pour moi vaine problème,
Avec elle que faire,
Je puisse au moins partir!
O mon étoile, etc.

GRIZEL COCHRANE.

Lorsque la tyrannie et la hâterie de Jacques IV
contraint ses sujets à prendre les armes, un
des plus redoutables adversaires de ces deux crimes,
usurpateurs fut sir John Cochrane, qui prit une part
importante à la rébellion d'Arley. Pendant plus
d'un siècle, un acte sanguinaire demeura suspendu
sur la maison Campbell et sur tous ceux qui avaient
associé leur fortune à la cause des Châtinais. Cet
acte fut, dit-on, signé par le roi; mais on en a vu
plusieurs fois; le roi: sa résistance fut longue,
terrible, désespérée; mais à la fin cédant par le
nombre, il fut fait prisonnier, jugé et condamné
à périr sur l'échafaud. Il ne lui restait que quel-
ques jours à vivre, et son geôlier n'attendait, pour
le conduire au lieu de l'exécution, que la réception
du warrant de mort. Sa famille et ses amis étaient
venus successivement le visiter dans sa prison et
lui apporter leurs dernières et douloureuses con-
solations. Une personne pourtant, qui était l'objet
de ses plus tendres affections et l'orgueil de sa
maison, n'était point encore venue recevoir sa
bénédiction: c'était Grizel, sa fille bien aimée.
Le réquisitoire jetait une pâle lueur à travers les

étroites ouvertures de la prison. Sir John se dé-
solait de ne point avoir embrassé une dernière fois
sa fille chérie, et, pour raffraîchir sa tête en proie
aux accès d'une fièvre brûlante, il la tenait appuyée
contre les murs froids et humides de son cachot.
— Tout-à-coup, la porte, tournant sur ses gonds,
lui laissa voir son geôlier qui entra suivi d'une dame
dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Sa
taille était élancée et sa démarche pleine de no-
blesse; ses yeux noirs, nageant si brillants,
brûlaient aujourd'hui de douleur, douleur trop pro-
fonde pour s'exprimer par des larmes, et sa che-
ville tombait en tresses soyeuses, séparées sur
son front doux et uni comme le marbre le plus pur.
Le malheureux prisonnier leva la tête.

— Mon enfant! Ma Cochrane:
Et l'ange de consolation se précipita dans les bras
de son père.

— Mon père! mon père!
Ici la jeune fille ne put retenir les sanglots qui
entrechoquaient sa voix.

— Le geôlier se retira en les pressant que leur en-
trevue devait être courte.

— Dieu te protège, ma pauvre enfant, ajouta
sir John en la pressant sur son cœur et en lui im-
primant un baiser sur le front. Je crains de
mourir sans pouvoir prodigier à ma fille une der-
nière caresse, et cela n'est plus érot que la mort
même; mais tu es venue, ma fille chérie, et la
dernière bénédiction de ton malheureux père.

— Non, ne dites pas cela! ne le dites pas, mon
père! Ce n'est pas votre dernière bénédiction que
je reçois; non, non, mon père ne périra point!

— Hé! au ciel que je puisse te donner une lueur
d'espérance, mon enfant! mais je ne puis ni te
tromper, ni me tromper moi-même. Dans trois
jours, toi et tes frères, tous serez...

— Ophélie, voulait-il dire; le mot expira sur ses
lèvres.

— Trois jours, répéta-t-elle, trois jours! Non,
non, vous dis-je; il y a de l'espoir, et mon père
vivra! Le confesseur du roi, le père Pierre, n'est-
il pas l'ami du comte de Daonald, mon grand-
père? Ne peut-il pas intercéder pour la vie de son
père? Non, mon père ne périra pas! répéta-t-elle
une seconde fois avec un accent de voix plus sau-
vigine en pressant avec ardeur la main de sir John.

— Hélas! ma pauvre Grizel, il faut renoncer à
cette consolante illusion. Tout est perdu. Mon
arrêt est signé de la main du roi, et le messager qui
en est porteur est maintenant en route.

— Et cependant, je vous le dis, mon père ne
périra pas! Le ciel secondera mes desseins.
Puis, se tournant vers son père, elle lui dit avec
calme:
— Maintenant il est temps de nous séparer;
mais nous nous reverrons.
— Comment cela serait-il possible?
Et il jetait sur sa fille un regard de désespoir et
d'incrédulité.

— Ne me le demandez pas, mon père; mais
priez le ciel qu'il seconde mes projets, et donnez-
moi votre bénédiction. Croyez-le bien, ce ne sera
pas la dernière.

Il la serra de nouveau sur son cœur; le geôlier
entra, et ils s'arrachèrent des bras l'un de l'autre.

II.
Dans la soirée du second jour qui suivit cette
entrevue, un voyageur entra par la porte du nord
dans la ville de Berwick, et s'étant avancé par la
rue principale, s'arrêta et s'assit sur un banc placé
près de la porte d'une hôtellerie, à peu près vis-à-vis
du lieu qu'on nommait alors l'Alouette. Il n'était
pas dans l'hôtel, trop considérable pour sa condition
apparente; car ce n'était rien moins que celui où
Olivier Cromwell avait établi son quartier-général
quelques années auparavant, et où, à une époque
plus récente, Jacques V était séjourné avant de
pénétrer dans son royaume d'Angleterre. Le voyageur
portait une jaquette grossière, serrée par un
ceinturon de cuir autour du corps, et par-dessus
cette jaquette, un manteau court, d'étoffe également
fort commune. C'était un jeune homme, mais son
chapeau était balaïné de manière à lui cacher en-
tièrement le visage. Il portait d'une main une
pêche valise et de l'autre le bâton de voyage.
Après avoir demandé un verre de vin, il tira un
morceau de pain de sa valise et se reposa quelques
moments, puis il se leva pour continuer sa route.
Les ombres du soir s'épaississaient, et un temps d'o-
rage s'annonçait pour la nuit. Des nuages venant
de la mer s'élevaient dans le ciel; bientôt des
rafales de vent, accompagnées de grosses gouttes
de pluie, s'élevèrent dans les rues et sillonnèrent
les eaux de la Tweed.

— Le ciel te protège, si tu as l'intention de voya-
ger par une nuit comme celle qui se présente dit à
Pierconna la sentinelle anglaise placée à l'entrée
du port que le premier se disposait à presser.

Le voyageur poursuivit son chemin sans mot
dire.

En perdant l'instinct, Pierconna se trouva au milieu
de cette plaine nue et désolée qui longe l'em-
bouchure de la Tweed. A ce moment, elle ne
présentait pendant plusieurs miles qu'une lande
déserte, si ce n'est de temps en temps, et offrant
à l'œil et à un rayon recouvert d'épais brouillards.
L'étranger traversait lentement la colline, affir-
mant la tempête qui était alors dans sa plus grande
intensité. Il était déjà parvenu à dix ou douze
milles de Berwick, lorsque, ne se sentant pas la
force de résister plus longtemps à sa violence, il se
résolut à chercher un autre sursis quelques toises
d'arbres. Une heure s'était écoulée, les pas d'un
cheval éveillé sur son attention; il s'empressa
près de la route, et, quand près le cavalier qui
baisait la tête pour résister à l'impétuosité du vent,
Pierconna saisit brusquement la bride de son cheval,
et, au moment où le premier relevait la tête, il lui
versa le canon d'un pistolet sur la poitrine, en lui
ordonnant de mettre pied à terre.

Le cavalier, saisi d'épouvante, fit un effort pour
arracher l'arme fatale des mains de son adversaire;
mais celui-ci lâchant au même instant la bride,
saisit le cavalier par le milieu du corps et le ren-
versa à terre. Tandis que le cavalier, étendu sur
sa chute et pro-voquant sans connaissance, gisait sur
la route, Pierconna lui enleva le sac de cuir qui
renfermait les dépêches pour le nord, et le jeta sur
ses épaules, il s'élança à travers la plaine.

Le lendemain matin, de bonne heure, on voyait
les habitants de Berwick se réunir en groupes au
lieu où le vol avait été commis. Ils se dispersèrent
dans toutes les directions pour courir sur les traces
du voleur, mais toutes les recherches furent